

LES HEUREUX EFFETS

DE LA RÉVOLUTION

RENDUS ſenſibles aux moins CLAIR-VOYANTS,

O U

LES FRANÇOIS RASSURÉS

SUR les malheurs qu'on voudroit leur faire craindre.

FRANÇOIS, les tems ont bien changé! en conſidérant ce que vous étiez il y a peu d'années, on a peine à croire ce que vous êtes maintenant; le paſſage de l'eſclavage le plus dur à la plus entiere liberté, n'a été qu'un inſtant pour vous, & l'univers n'a pas été moins étonné de vos lumieres que de votre courage . . . . Mais par quel contraſte étonnant arrive-t-il que ce qui doit faire votre gloire vous cauſe maintenant des craintes, & vous faſſe douter de votre bonheur? l'ordre qu'on a ramené dans l'Empire ſeroit-il ſi étonnant, qu'en le comparant avec l'ancien gouvernement, vous ne ſuſſiez encore auquel donner le nom de déſordre?...... Ainſi, le pilote long-tems battu par la tempête

eſt déjà au port, qu'il doute encore de ſon ſalut.

Il eſt cependant plus important que vous ne penſez, de fixer votre poſition d'un œil tranquille & impartial. Entourrés d'une foule de méchants, vous avez beſoin de connoître le bien pour en conſerver la poſſeſſion, & de ſavoir où eſt le mal pour ne plus y tomber. Conſidérons, François, ce que vous a donné la révolution; examinons ce qu'elle vous a coûté, & ce qu'elle peut vous coûter encore; mais faiſons cet examen de ſang froid; je ſens d'avance que je n'aurai pas beſoin de beaucoup d'éloquence pour montrer la différence qui exiſte entre un eſclave & un homme libre.

L'éternel a poſé la premiere pierre du temple de la liberté; des hommes illuſtres en achevent maintenant la conſtruction; & fondé ſur la vérité, la nature, & les droits de l'humanité, cet édifice eſt inébranlable . . . . . cela eſt; mais il n'eſt que trop vrai que toutes les claſſes de citoyens ne veulent, ou ne ſavent pas l'appercevoir: l'intérêt aveugle les uns; les autres ſont victimes de l'ignorance.

Je le répete, le changement qui s'eſt opéré parmi nous, eſt en effet ſi frappant, que pluſieurs individus ne ſont point encore aſſez tranquilles pour juger de ſon utilité: des yeux long-tems fermés à la lumiére, ne ſauroient la fixer tout d'un coup; mais cela prouve la foibleſſe de l'œil, ſans rien ôter à la majeſté de l'aſtre du jour.



Un millier d'abus, créés par la crédulité ou la foiblesse de nos peres, vient de tomber sous les coups de la raison. Formés par les sublimes leçons des philosophes, les François ont fouillé jusques dans les fondements de leur empire ; ils ont trouvé qu'on en avoit changé les bases, & que l'oppression & l'injustice occupoient la place des droits de l'homme. C'est envain que d'injustes possesseurs ont essayé d'opposer des titres aussi injurieux qu'inutiles ; la folie de l'orgueil, ses ridicules décorations, ses trophés extravagants, ont été exposés à la risée de la Nation ; le fanatisme même, malgré ses perfides ressources, n'a point été à l'abri de l'humiliation.

Mais celui qui s'est nourri du sang des hommes, peut-il facilement se dépouiller de sa férocité ? quoique précipité du haut des cieux, l'ange des ténébres en sécoua-t-il moins ses fers dans le fond du tartare ? ...... ce seroit trop nous flatter que de croire que nous avons corrigé tous les membres de l'état, ils sont, n'en doutons pas, fort libres de renoncer au bonheur ; qu'ils gémissent sur les lumiéres du siécle ; qu'ils arrosent de larmes, qu'ils pressent contre leur sein de vieux & ridicules parchemins qu'on vient d'annuller ; tout cela est bien naturel pour des individus, qui, comme des sales de spectacles, ne seroient rien, sans les décorations ! laissons-les se débattre au sein de leur nullité ; notre indifférence ne doit cependant point être telle que nous les perdions absolument de vue, & que nous abandonnions la classe de la nation

la moins inſtruite, à leurs plaintes ſimulées, à leurs diſcours perfides, & aux ſujets de crainte qu'ils ſe plaiſent à répandre. Répondons à leurs raiſonnements.

L'ariſtocratie & le fanatiſme s'écrient d'une commune voix que tout eſt perdu . . . . quoi! lorſqu'une nation retrouve ſes titres, cela annonce-t-il la fin du monde? lorſqu'on jette à pleines mains le ridicule ſur l'oiſiveté, ſur le luxe, ſur la débauche de quelques êtres ſottement privilégiés; cela annonce-t-il un ſiecle d'ignorance? . . . . appellera-t-on des tems de barbarie, & de déraiſon, ceux où une nation long-tems opprimée reprend tranquillement ſes droits, ſans infliger aux coupables uſurpateurs d'autre peine que le mépris? . . . . dira-t-on qu'un peuple ne veut plus de loi, dès qu'il la reconnoît ſeule reine de l'Empire? . . . . croira-t-on qu'on n'aura plus de magiſtrats, & qu'on ſera ſans tribunaux de juſtice, parce qu'on vient d'anéantir l'orgueil des juges, parce qu'on a connu leur ignorance, parce qu'on a eu honte de la vénalité des charges, parce qu'enfin on a chaſſé le vol & la chicane du temple de Thémis? . . . . l'état ſe croiroit-il ſans défenſeurs, à cauſe que ce ne ſeront plus les élégantes de la cour qui accoucheront excluſivement des colonels? . . . . . le miniſtere n'auroit-il plus de conſiſtance, alors que la probité & le mérite ſeront les ſeuls moyens d'y parvenir? . . . . . enfin la religion catholique ſeroit-elle un ſchiſme, du moment qu'on la rappelle aux loix de l'é-

vangile, aux commandements de Dieu, & à la ſainteté de la premiere égliſe ? . . . . . ceux qui publient de telles abſurdités, ſont ou bien ſtupides, ou cruellement impoſteurs.

Répéter de tels diſcours, c'eſt en montrer ſuffiſamment le ridicule, & par conſéquent y répondre. Mais cela ſuffit-il au repos de la nation ? voyons ſi l'on n'employera point d'autres moyens pour lui nuire.

On cherchera, mais que dis-je ! on a déjà cherché à faire naître de la défiance contre les auguſtes députés de la nation : l'ariſtocratie mourante a voulu appliquer ſon nom odieux à cette aſſemblée reſpectable. On dénonce Paris, comme voulant régner ſur les provinces. Freres & amis, vous n'avez qu'à lire tous les articles de la conſtitution, pour vous convaincre du peu de cas que vous devez faire de cette platte calomnie. Quel privilége les Pariſiens ſe ſont-ils excluſivement réſervé ? . . . . . ont-ils plus calculé leurs intérêts que les vôtres ? . . . en renverſant ce millier de maſſes d'orgueil qui dépenſoient à Paris tout ce qu'ils uſurpoient aux provinces, les Pariſiens ſe ſont-ils plus que nous arrêté à la perte du moment ? . . . . . . non, Meſſieurs, ſi Paris jouit des heureux fruits de la révolution, cette ville partage auſſi ce qu'on croit devoir maintenant appeller des privations : mais que ſont ces privations, qu'on voudroit que le peuple ſentît ſi amérement ? dites-moi, vils ariſtocrates, feroit-ce une privation pour les François de ne plus payer le ſel 13 ou 14 ſous

la livre ? feroit-ce une privation pour le laboureur de ne plus être accablé d'humiliations par de faquins inutiles, & de ne plus porter la nobleffe & le clergé fur fes épaules ? regarderoit-on comme une privation l'abolition des vexations les plus injuftes ? ô mes amis ! ne vous y trompez pas; tandis que vous étiez fous le joug le plus aviliffant, ceux qui feignent maintenant de s'intéreffer à vous, ne vous donnoient pas des confeils, ils rioient de votre crédulité, & laiffoient les chofes aller leur train ! s'ils avoient toujours, comme ils le difent, défiré votre bien, euffent-ils attendu que la raifon & la force euffent brifé vos chaînes ? . . . ils font vaincus, ils font trop humiliés de leur défaite pour pouvoir raifonner fur le combat comme fur la victoire ; frappés du changement qui vient de s'opérer parmi nous, ce n'eft point des ariftocrates qu'on doit en attendre l'éloge ; & puis voulez-vous connoître au jufte l'état des affaires de France ? prenez un ariftocrate pour thermometre ; n'eft-il pas clair, à coup fûr, qu'une opération fera bonne, lorfque les ennemis du bien fe déchaîneront contre elle ? pourra-t-on douter que c'eft *oui*, tandis que les profeffeurs du menfonge & de l'impofture foutiennent que c'eft *non ?*

Parmi les reffources iniques que le defpotifme des grands veut employer contre la nation, les prétextes de religion n'y font point oubliés. Mais n'êtes-vous pas furpris, mes chers amis, de trouver maintenant des phrafes religieufes & évangeliques dans la bouche de ces *ci-devant*

nobles, qui ci-devant se piquoient d'irréligion avec tant d'indécence, & qui laissoient les saints offices, les messes, & les processions pour les menus plaisirs de leurs laquais? n'est-il pas étonnant qu'une ci-devant comtesse, qui ci-devant aussi impie que lubrique, restoit dans un lit jusqu'à midi, se lève aujourd'hui de si matin pour chercher un sacrificateur inconstitutionnel? . . . l'éternel n'entre pour rien dans la démarche de ces êtres vils & corrompus; ils ne vous parlent de religion que pour vous égarer. Gardez-vous sur-tout de mettre dans vos mains les poignards du fanatisme; croyez que vos législateurs n'ont point touché aux loix sacrées de l'évangile; on n'a fait qu'exiger du mérite, des mœurs & de la probité dans les ministres de notre culte. Gardez-vous de même d'exercer des cruautés contre les réfractaires; ce n'est point à nous qu'il appartient de juger les consciences; plaignons-les parce qu'ils sont égarés; mais ne cherchons point à nous égorger mutuellement pour des opinions que Dieu, sans doute plus puissant que nous, laisse subsister.

Passons à l'argument qui vous est le plus souvent proposé, & au moyen duquel les méchants se flattent d'arrêter la construction du temple de la liberté; c'est l'article des impositions: les ci-devant quelque chose, fâchés de n'être plus privilégiés à cet égard, crient au peuple qu'il sera plus chargé d'impôts qu'auparavant . . . . vous verrez, disent-ils, dans les villes & dans les campagnes; vous verrez

ce que ſe propoſe encore de faire l'Aſſemblée nationale . . . . . . Oui, ſtupides & ignorants individus, nous ſavons ce qu'on pourra faire pour nous; malgré vos ridicules prophéties, ne ſavons-nous pas ce qu'on a déjà fait.

En ſoumettant tous les ordres de l'état à l'impôt territorial, ne ſentons-nous pas que l'ordre, qui ſupportoit tout, ſera ſoulagé? en aboliſſant des entrées des villes, ces honteux paſſeports des denrées, ne voyons-nous pas que l'ouvrier en vivra mieux? en rognant un peu les talons des gens de cour, n'eſt-il pas ſenſible qu'ils ne nous éclabouſſeront pas ſi facilement? par l'arrangement & la diſtribution des impoſitions, le moins clair-voyant ne voit-il pas que c'eſt la claſſe la moins aiſée qui paye le moins, au lieu que ſous l'ancien régime, ce n'étoient que les travaux, les ſueurs & les larmes de cette claſſe qui engraiſſoient les finances? . . . . . . les ariſtocrates, les ci-devant intendants, enfin les ſangſues de l'état, devroient avoir honte de parler maintenant d'impôts; ſans leurs ſcandaleuſes déprédations, la nation payeroit peu ou plutôt preſque rien: elle n'eſt maintenant un peu dans la gêne que parce qu'ils avoient dévoré l'état Mais, raſſurons-nous, mes amis; nous avons la gloire de n'avoir pas deshonoré le nom françois par une banqueroute; l'ordre ſe rétablit dans les finances, aidons le génie de nos légiſlateurs par notre patience: nous ne ferons pas long-tems à montrer à l'univers, que la raiſon & le courage ſurmontent toutes les difficultés.

Ne nous laiſſons pas intimider par les miſérables & dernieres tentatives du deſpotiſme ; veillons ſur les projets des méchants ; mais qu'ils ne nous découragent point, les camps, les armées, les pillages dont on nous menace, ſont des deſirs de l'ariſtocratie ; il y a loin, n'en doutons pas, du deſir à l'entrepriſe . . . . & puis, ſi l'on nous attaque, quelle eſt la cauſe que nous aurons à ſoutenir ? celle de la raiſon, de la nature, & de l'humanité. Trouvera-t-on des ſoldats qui ſoient aſſez aveugles de prêter leurs bras pour renverſer les droits de l'homme ?.... nos intérêts ſont ceux de tous les peuples ; & qu'eſt-ce qu'une poignée de *ſoit-diſant ſeigneurs*, pour enchaîner l'univers ? . . . . . ſuppoſons cependant que d'ignorants étrangers ſuivent les drapeaux de l'orgueil des cours & du fanatiſme ; eh bien ! nous les attendrons dans nos foyers, nous déployerons nos maſſes de force contre cette troupe d'eſclaves, & nos bras libres & vigoureux les auront bientôt repouſſés ſur leur ſol de miſere & d'opprobre. Nos guerres ne ſeront plus du genre de celles qui coûterent tant de ſang à nos peres : une armée qui ſe meut par le ſeul caprice d'un deſpote, des ſoldats qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi, peuvent être vaincus ; mais une nation ſouveraine, un peuple qui défend ſes propriétés, des ſoldats ennoblis par la liberté, ſeront toujours invincibles.

Freres & amis, raſſurez-vous donc ſur votre poſition ; chaque jour doit améliorer votre ſort,

& le nom de François sera bientôt le plus beau titre de l'homme. Que l'aristocratie, & le fanatisme se débattent sur leur lit de mort ! fermez les oreilles à leurs imprécations . . . . . la colere du méchant désarmée, ne peut rien ; elle n'est que ridicule, ne soyez pas jaloux que quelques-uns de ces êtres vils portent leur argent, leur morgue & leur noblesse dans des terres étrangeres ; leur lâche & volontaire exil vous ôte au moins le spectacle de leur vice ; & puis devez-vous compter sur les malheurs du luxe, sur les défauts des ci-devant nobles, pour vous procurer votre subsistance ? pourroit-on vous avoir persuadé que vos arts, votre commerce & l'agriculture, ne pouvoient se soutenir & fleurir que sous la présence de quelques individus ? voyez la Hollande & la Suisse, ces pays sont riches, sans avoir des marquis, des comtes & des barons.

Vous, la moitié de nous-mêmes, vous qui rendez encore plus cheres toutes les vertus sociales, je n'ai pas besoin de vous inviter à soutenir la cause commune, on connoît l'empire de votre sexe sur le nôtre, & l'on cherche peut-être à égarer la douceur de votre caractere, la sensibilité de votre ame, & la vivacité de vos sentiments ; mais, loin de vous laisser surprendre, n'oubliez pas que votre sexe aimable est fait pour donner des fers & non pour en porter ; meres, amies, épouses & sœurs, soyez aussi citoyennes ; devenez les rivales de ces femmes célebres qui ont jadis immortalisé tant de répu-

bliques. Regnez par vos ſentiments patriotiques ; comme par vos charmes. Et vous qui avez fui, vous qui fuyez vos compatriotes, parce qu'ils vous ont redemandé leurs droits, permettez-moi de vous faire une obſervation. Je ſerai ſincere à votre égard comme je l'ai été envers mes freres : où courez-vous ? qu'eſpérez-vous ? où vivez-vous ? ne voyez-vous pas que l'on vous connoît par-tout où vous portez les pas, & que vous ne recevez l'hoſpitalité qu'en la payant fort cher ? revenez parmi nous, vous y porterez, ſi vous en êtes dignes, le nom d'homme, & ce nom vaut bien celui de *ſeigneur* ; vous diſſipez bien malheureuſement votre fortune, puiſque vous ne l'employez dans l'étranger qu'à acheter la honte & le mépris ! . . . . . . freres & amis, pardonnez-moi cette digreſſion ſur vos émigrants : comme vous, ils étoient François ; voilà le motif qui vient de m'engager de ne point les oublier dans les vœux que je fais pour le bonheur de la nation entiere.

Imprimé par ordre de la ſociété des amis de la Conſtitution, établie à Grenoble.

A GRENOBLE,

De l'Imprimerie de J. ALLIER, Imprimeur des Amis de la Conſtitution.